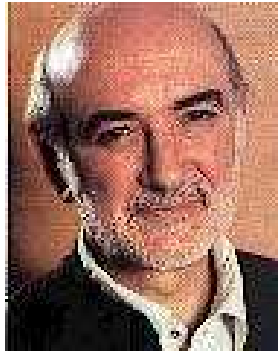


Henri Gougaud

Contes Clés



Le pain et le voleur

Il était un jour un voleur qui souffrait d'un grave défaut, du moins pour les gens de sa sorte. Il était sans cesse attiré plus loin que le prochain magot. Il cherchait autre chose. Quoi ? Il ne savait dire. Un miracle, un pur trésor, une vraie lumière apaisante. Il en souffrait. Il ignorait d'où venait sa mélancolie, et donc il vivait avec elle comme avec ces amours pesantes qui parfois embarrassent l'âme.

Un soir, en quête d'une proie, il pénétra dans une maison sans défense. Au milieu de la table, rien, sauf un pain à la croûte ronde. Et comme il lui venait devant, ce pain soudain lui dit :

- Mon frère, que cherches-tu exactement ?

- Qui a parlé ? dit le voleur.

- C'est moi, lui répondit le pain. Ne voulais-tu pas un miracle ?

- J'espérais, mais tu me surprends.

- Je vois clair dans ton âme triste. Tu voudrais découvrir enfin quelque chose que rien n'abîme, savoir ce que c'est la musique, aimer comme je sais aimer.

- Aimes-tu ceux qui te dévorent ? lui dit l'autre, moqueur, amer.

- Qui n'aime pas ne peut nourrir. Veux-tu mon pouvoir ?

- Certes oui, ce qui m'enrichit m'intéresse.

- Sache que tu devras passer par le chemin qui fut le mien.

- Raconte-moi dit le voleur.

- Que l'oreille du cœur écoute. Je fus d'abord, un jour d'automne, enfoui dans la terre des morts. J'ai pourri. J'ai dormi longtemps. Quelque chose en moi a germé. Je me suis senti renaissant. Alors m'est venu un désir, un élan, un rêve de ciel. Mais la nuit où je m'efforçais était si lourde, si glacée ! Tout me disait : « Quelle folie ! Comment un être aussi chétif pourrait-il trouver ces ténèbres ? A-t-on la preuve qu'il fait jour, quelque part, dans cet univers ? »

Cent fois j'ai voulu renoncer. Cent fois la rage m'a repris. Comment ai-je fait ?

Je l'ignore. Un matin un brin d'herbe est né. C'était moi, vivant, ébloui. L'air bleu, le soleil, les oiseaux, la liberté, quelle merveille ! Je me suis encore élevé, je me suis offert aux averses. J'ai connu cette fierté d'être qui fait croire à l'éternité. Vinrent les premiers jours d'été, l'armée ferrée des moissonneurs, l'inutilité des prières. Je fus lié, battu, broyé, réduit en poudre sous la meule, noyé, pétri, jeté au four, enfin tiré par mon bourreau hors des braises de cet enfer. C'est ainsi et pas autrement que je me suis fait nourrissant. J'ai ce pouvoir incomparable de donner ma force aux vivants. Le veux-tu, dis, voleur de riens ?

- Non, garde-le, répondit l'homme. Je préfère cent fois rester avec mes questions sans réponses. Aimer est trop dur. Salut.

La souris et le vent

C'était un désert silencieux, paisible, un désert sans faute, un désert sans rien, sans le moindre brin de buisson mortel, un désert désert. Il n'était que sable, il n'était que ciel. Et dans ce désert, avec la lumière, le sable, le ciel, il y avait le vent, et une souris.

Il y avait l'amour. L'amour est partout, surtout au désert où rien ne l'entrave, ni piège ni mur. L'amour avait fait son nid infini dans le cœur du vent et de la souris.

Au bord de son trou sans cesse elle disait :

- Vent, je veux te voir !
- M'aimes-tu, souris ?
- Tu m'emplis le cœur, la tête, le corps, mais tu vas, tu passes, tu n'es jamais là.
- Viens, que je te caresse ton ventre, ton dos, ton menu museau !
- Oh oui, je te sens, oh, tes mains, ton souffle! Oh tes yeux, dis-moi, comment sont tes yeux, de quelle couleur ? Ta bouche, ton front ? Te voir, vent, te voir !

Comment t'aimer bien sans jamais te voir ?

Un heureux matin (lumière tranquille, dunes alanguies), le vent répondit :

- Par amour pour toi je vais t'apparaître avec mes vraies mains, avec ma vraie bouche, ma poitrine nue, mes cheveux défaits, et tu me verras tel que Dieu m'a fait. Attends, je reviens.

Plus un souffle d'air. Silence, soleil, paix, sieste du sable. La souris, béate, attendit le vent.

Soudain, du lointain vint un sifflement, une nuée grise envahit la dune, un tourbillon fou vint au bord du trou, un géant poudreux se mit à hurler :

- Souris, me vois-tu ? Ma mère m'a dit que j'étais superbe. Regarde-moi donc ! Dis, suis-je beau ? Souris, mon aimée, réponds, où es-tu ? C'est moi maintenant qui ne te vois plus ! Tu sais, je peux être encore plus fort, encore plus grand, plus vivant encore! Souris, je t'en prie, dis-moi quelque chose, je te sens déçue.

Dis-moi que tu m'aimes encore et toujours !

Elle n'entendait pas. Elle entendait trop. Elle s'était enfouie dans son trou profond. Elle tremblait de froid, gémissait d'effroi. Tempête, ouragan, vertige, bourrasque, l'amour est ainsi quand il vient tout nu. Elle ne savait pas.

La barbe !

Au temps antique de Moïse, vécut un ermite fameux pour les rigueurs qu'il s'imposait. Il priait, ce fou, jour et nuit, tout nu, debout, par tous les temps. Une aussi franche dévotion aurait dû le conduire au moins à la sérénité de l'âme.

Eh bien non, il n'allait pas bien.

Cet ermite avait une barbe. Elle était ample, sombre, drue, agrémentée de fils d'argent. Il en était assez content. Il la peignait chaque matin, chaque soir avant de dormir il la lissait sur sa poitrine. Elle était en ce triste monde son unique satisfaction. Or, Moïse vint à passer, un soir, devant sa hutte basse.

« Ô commandant du mont Sinaï, lui dit le barbu misérable, je prie, je me laboure l'âme, je l'ensemence de bontés, et vois, je ne récolte rien. Pas la moindre saveur d'En-Haut, pas la moindre lueur céleste. Que suis-je ? Un amoureux transi. Toi qui es un proche de Dieu, peux-tu lui demander pourquoi il méconnaît ainsi ma foi ?

- Compte sur moi », lui dit Moïse.

Il s'en fut voir le Bien-Aimé, lui exposa l'étrange cas de cet ermite irréprochable et pourtant interdit d'amour.

« Il s'occupe trop de sa barbe, lui répondit Notre Seigneur, c'est pourquoi il ne parvient pas à voir la main que je lui tends ».

Moïse s'en revint et redit au mot près les paroles de Dieu à l'ermite attentif.

« Mille mercis, répondit l'autre, mon vieux cœur s'illumine enfin. Cette barbe apparemment sobre dissimulait mes vanités. Je vais le lui faire payer ! »

Il se mit poil à poil à s'ébarber les joues, à griffer son menton, à mordre sa moustache. Il en souffrit beaucoup. La paix resta cachée derrière les nuées qui embrumaient son âme.

Moïse retourna au rendez-vous de Dieu.

« Ô Seigneur, je crains que notre ami soit encore égaré. Il a bien entendu le sens de Vos paroles, et pourtant, il ne va pas mieux. »

Le Bien-Aimé lui répondit :

« Hélas pour lui, rien n'a changé. Hier il s'occupait de sa barbe avec un plaisir de gourmet, aujourd'hui il la martyrise. Elle l'absorbe toujours autant. Et moi qui l'espère, j'attends. »

Miracle

Maisons tordues, remparts troués, ruelles pentues, caillouteuses, tel était le pauvre village assis parmi les rochers blancs d'une montagne anatolienne.

Là demeurait un cordonnier. Il pleurait sans cesse misère. Il ignorait apparemment que l'on peut toujours aller plus mal. Il advint un jour que son fils se prit de pâleur malade.

Il se coucha et dépérit. Alors son père découvrit ce qu'était vraiment le malheur.

Son enfant, son plus que lui-même, perdait goutte à goutte la vie. Aucun docteur, aucun sorcier, ne put le retenir au monde. Vint l'ultime matin vivant. Depuis la veille, un bektashi mendiait au coin de la rue. D'où venait-il ? Nul ne savait. Ces gens-là, à ce qu'on disait, étaient parfois miraculeux. Le père apprit son arrivée.

Il courut à lui, éperdu, et le ramena dans la chambre où s'éteignait le bien-aimé.

- Toi qu'on prétend proche de Dieu, lui dit-il, demande-Lui grâce. Je te donnerai ma boutique, mais par pitié, sauve mon fils !

L'errant ne lui répondit pas. Il se planta devant le lit et dit :

- Seigneur, si je Te parle, ce n'est pas moi qui l'ai voulu. C'est ce cordonnier. Il est fou. Il aimerait que Tu guérisses ce pauvre garçon qui se meurt. Il s'illusionne, je le sais. Entre l'horreur et le miracle, Ton cœur balance rarement. Endeuille un père ? Broutilles ! Tu fais tous les jours cent fois pire dans Ta Création de malheur ! Donc, je ne te demande rien. Tu veux son enfant ? Tu le prends. Pardon de T'avoir dérangé. Retourne à Tes occupations, je m'en reviens aux miennes. Amen.

- Est-ce ainsi que l'on prie le Ciel ? rugit le cordonnier abasourdi de rage.

Voleur d'espoir, que Dieu t'écrase !

Il le prit rudement au col et le jeta dans la ruelle. Le lendemain, soleil partout.

Le cordonnier, sur la grand'place, contait à qui voulait l'entendre le réveil de son bien-aimé. Le bektashi vint à passer. Le père lui vint droit dessus.

- Mon fils est vivant, sache-le. Il reprend déjà des couleurs. Tu as voulu sa mort, brigand ? Maudit sois-tu, il est guéri !

- C'est normal, répondit l'errant. Dieu, ces temps-ci, ne m'aime guère. Je veux blanc, il me donne noir. J'ai donc adapté ma prière. Puisqu'il m'accorde le contraire de ce que j'ose demander, j'exige l'envers de mes vœux et j'ai l'endroit de Ses bontés. As-tu compris ?

- Non.

- Peu importe. La paix sur toi et sur ton fils.

Il reprit sa route infinie.

La déchirure

Qui fit le monde comme il est ? Père Dieu, chacun sait cela. Mais comment il fit homme et femme, et pourquoi homme et femme s'aiment, et s'entrebaissent, et se marient ? L'âme le sait au fond des êtres, mais elle est timide, elle se tait. Écoutez donc la vérité.

Le premier vivant que Dieu fit avait un corps et deux visages. Il était fort, il était sage, il savait de cœur et de sens jouir du ciel et de la terre, il savait que la vraie lumière se regarde les yeux fermés, il savait ce que les morts savent, et ce que sait aussi l'enfant avant le ventre de sa mère. Il savait tout du haut, du bas.

Il n'avait désir que de vivre la vie qui lui était donnée.

Or Dieu aimait les joies du monde. Il découvrit un jour d'été un vin de palme éblouissant. Il but, il fit claquer sa langue, son oeil brilla, son nez rougit, son esprit lui sortit du crâne, il se mit à rire de rien, à battre des mains, à danser, bref à faire tant et si mal qu'il s'empêtra dans les étoiles, et dégringola l'escalier. Ce fut comme un éclair d'orage. Où tomba-t-il ? Sur l'être double qui regardait naître la nuit au bord d'un torrent de montagne. Le coup le fendit au milieu.

Une moitié roula face au ciel, l'autre moitié face à la terre. Les deux se relevèrent ensemble, voulurent s'accoupler encore. L'un sentit pousser une verge en haut de ses cuisses affolées, l'autre gémit, creusa son ventre pour accueillir cette chair vive, sa propre chair, sa propre vie. La merveille des retrouvailles dura le temps d'un cri d'amour. A nouveau ils se séparèrent comme Dieu les avait tranchés.

Depuis ce temps l'homme et la femme se joignent, s'accolent, s'éloignent, se cherchent encore infiniment. Ils souffrent d'une déchirure, ne vivent que pour la guérir. Ils font l'amour comme l'on prie. Ils jouissent. Leurs ventres savent qu'il ne sont qu'un être en esprit

Le fil d'araignée

Voici ce qui advint, un jour, au paradis. Shakiamouni flânait au bord d'un lac céleste. La brise parfumée ridait à peine l'eau. Or, comme il cheminait, son regard se laissa captiver par le scintillement du soleil sur les vagues transparentes.

Le désir soudain lui vint de regarder, au travers de l'eau claire, ce qui se passait ce matin-là dans le tréfonds du monde où était l'enfer. Car sous ce lac du paradis, infiniment lointains mais visibles aux yeux divins de Shakiamouni, étaient les marais de sang et de feu où remuait la foule épaisse des damnés.

Parmi cette foule, il remarqua un homme qui se débattait plus furieusement que les autres. Il tendait les mains aux cieux vides, s'agrippait aux flammes errantes pour hurler sa révolte dans les fumées de soufre. Shakiamouni le reconnut : c'était Kandata, un bandit de grande force et de haute gueule. Il n'avait occupé son séjour terrestre qu'à piller, assassiner, violer sans vergogne. Avait-il jamais eu le moindre élan de bonté ?

Shakiamouni s'interrogea et lui vint, comme une brume légère, un souvenir.

Un jour que Kandata traversait une forêt, traqué par une armée de justiciers, il avait failli écraser une araignée. Il avait retenu sa botte, par respect pour la vie de cette bête, et il avait eu pour elle une fugitive pensée fraternelle. "Peut-être est-il possible de racheter cet homme", pensa l'être divin. Près de lui, une araignée du paradis tissait sa toile entre deux fleurs de lotus. Il saisit son fil entre ses doigts, et à travers les eaux du lac le dévida jusqu'aux marécages de l'enfer.

Au milieu des maudits épuisés de tortures, Kandata, seul rebelle, vit soudain luire ce fil d'araignée dans le ciel noir. Il leva la tête et s'aperçut qu'il descendait d'un trou brillant comme une étoile, au plus haut de la voûte. Son cœur bondit. L'espoir lui vint de s'évader de ces miasmes où il croupissait. Il empoigna le fil, il se mit à grimper. C'était un bon voleur, il savait également se hisser dans les ténèbres. Mais l'étoile était haute, et le paradis plus lointain encore. Il s'essouffla, fit halte pour une instant de repos. Il jeta, en bas, un coup d'œil. Il ne s'était pas acharné en vain. Les marais infernaux étaient déjà presque indistincts, perdus dans une brume fauve. "Encore un effort et je suis sauvé", se dit-il. À nouveau il pencha la tête, pour se donner courage. Alors il vit, au fond des fonds, semblables à des fourmis, des grappes de damnés, affolés d'espérance, s'agripper au bout de la fine corde qu'il gravissait.

"Malheur, se dit-il, ne voient-ils pas que ce fil est fragile ? Il me supporte par miracle. Il va se rompre, et nous allons tous retomber en enfer !"

Halte ! cria-t-il. Qui vous a permis de grimper ? Ce fil est à moi, à moi seul, damnés, lâchez-le !

À peine avait-il dit ces mots, la bouche contre ses poings, que le souffle de sa voix - ce seul souffle - brisa le fil tout net.

Au bord du lac du paradis, Shakiamouni vit Kandata tomber comme un point de braise et tournoyer jusqu'à se fondre dans les lointaines brumes infernales. "Comme les hommes sont étranges et peu simples, se dit-il, soudain mélancolique. Pourquoi ce brigand a-t-il voulu se sauver seul ?" Il reprit sa promenade paisible au bord de l'eau, dans la brise indifférente et les fleurs au parfum parfait. Il était midi au paradis, et le soleil dans le ciel n'avait pas encore rencontré le moindre nuage.

La conférence des papillons

Les papillons un soir d'été voletant au hasard des brises rencontrèrent l'ombre nocturne d'une maison de pauvres gens. Derrière la lucarne ouverte, ils aperçurent une bougie qui brûlait dans le noir profond. Ils s'émurent, s'éberluèrent. Ils n'avaient jamais vu qu'en songe de semblables lueurs perdues dans l'infini désert des nuits. Sur la branche basse d'un arbre ils s'assemblèrent, frémissants.

- Oh sa beauté ! se dirent-ils.

- Oh sa droiture, sa noblesse !

- C'est une larme de déesse !

- Une goutte de sang divin !

- Sentez-vous comme cette flamme nous appelle ? dit le plus vieux. C'est la lumière de l'amour.

Nous l'avons vue, et désormais nous ne pourrions vivre sans elle. L'un d'entre nous doit l'approcher et ramener de ses nouvelles. Elle est notre rêve vivant.

L'un d'eux fut donc à la lucarne. Il se posa sur le rebord. La flamme eut un frisson menu. La pénombre alentour s'émut. Il s'effraya, revint en hâte, décrivit la chose aperçue. Le vieux soupira, il lui dit :

- Tu n'as pas approché la flamme. Que peux-tu savoir de sa vie, de ses passions, de ses désirs ?

Rien. Tais-toi donc. Cesse de geindre.

On envoya un autre expert. Celui-là franchit bravement le seuil obscur de la lucarne, effleura la pointe du feu, poussa un cri de papillon, vira de bord, l'aile fumante, et sen revint à la nuit fraîche en braillant qu'il s'était brûlé.

- Insuffisant, grogna le vieux. Nous voulons en savoir davantage.

Un troisième, ivre de passion, s'en fut sans qu'on le lui demande. Il entra, embrassa la flamme, s'embrasa, partit en fumée. On vit de loin ce compagnon un bref instant éblouir l'ombre.

- Lui seul sait ce qu'amour veut dire, murmura le vieux papillon. Il a eu, c'est incontestable, des nouvelles de son aimée.

La tempête

Sache que l'homme vrai meurt avant de mourir et lave son cadavre avant ses funérailles. Ainsi parlait Bektash, le saint inconvenant. Il eut autrefois des disciples (on nommait ces gens bektashis), tous errants, chanteurs de chemins, boustifailleurs de ramadan, aussi libres que paille au vent, donc furieusement détestés tant des dévots que de leur Dieu, si Celui qu'on nomme ainsi est cet infrequentable juge qui pèse les âmes des morts au comptoir de l'éternité.

Or donc, un bektashi, plus loqueteux qu'un saint errant au sortir d'un buisson d'épines, quitta craintivement le port et ses compagnons d'Istanbul sur un peu rassurant bateau débordant de pèlerins gais. Ce qu'il craignait survint au soir du deuxième jour de voyage. Les éclairs fouettèrent la mer, le ciel s'en vint flairer les vagues à grands coups de museau brumeux, la houle accourut au chahut, bref la tempête redoutée prit le navire à bras-le-corps et se mit à baiser ses flancs plus goulûment qu'une démonsse trop longtemps privée d'affection. Roulant de bâbord à tribord et de tribord en nausée verte, les pèlerins prièrent Dieu, aussi dignement qu'ils le purent, d'épargner le deuil à leurs fils. Le bektashi, claquant du bec, les sourcils en toit de maison, se laissa choir au pied du mât, l'étreignit des bras et des jambes, et sans rien entendre des chants qui s'élevaient des bouches pieuses se mit à gémir comme un loup.

Parmi les dévots en vadrouille était un mollah bien noté de ses supérieurs hiérarchiques. Dans son œil noir étincelait l'inquiétante jubilation de ceux qui ne doutent de rien. Au gré des gifles de la mer il dérivait de bord à bord, glissant sur son échine courbe, en assurant le Créateur de sa confiance indélébile. Comme il passait auprès du mât, sa main errante s'agrippa à la manche du bektashi.

- N'as-tu pas honte, lui dit-il, de t'effrayer si basement ? Dieu est amour, Il nous protège. En douterais-tu, mécréant ?

L'autre reçut par le travers un tonneau d'embruns furibonds, rattrapa son turban mouillé qui s'enfuyait dans la bourrasque et pleurnicha ces pauvres mots :

- Dieu est amour, frère, je sais. À dire vrai, c'est bien cela qui me barbouille les entrailles. Il aime avec tant de passion les plus menus de ses enfants que je le sens dans sa bonté capable d'offrir nos cadavres aux petits poissons affamés !

Et levant son front ruisselant :

- Ai-je bien vu, ô Tout-Puissant ?

Un éclair fendit les nuées. Un rugissement prodigieux parut approuver ses paroles. Certes, il était terrifiant, mais somme toute assez gaillard, et d'une impatiente ferveur.

Comment Vieux-Père et Vieille-Mère cachèrent le secret de la vie

Sachez qu'aux premiers temps Vieux-Père et Vieille-Mère, après avoir créé animaux et forêts, se mirent en devoir de pétrir l'être humain. Ils façonnèrent un corps doué de quatre membres, un visage à sept portes par où entendre, voir, sentir et savourer, ils lui donnèrent un cœur, un esprit conquérant.

Quand tout fut comme il faut : Voilà, dit Vieille-Mère, un admirable enfant.

Mais il n'est pas complet.

Il nous faudrait placer quelque part dans son corps sa conscience divine.

Où la mettrons-nous, Vieux-Mari ?

Vieux-Père un long moment se gratta la crinière, puis il grogna et répondit :

Mieux vaudrait la cacher. Certes, l'homme est un dieu, puisqu'il est né de nous.

Mais le savoir divin est précieux et fragile. Je crains de le laisser au turbulent caprice de notre premier fils et des fils de ses fils. Tels que je les pressens, ils le gaspilleront, l'abîmeront peut-être. À bien y réfléchir, je préfère cacher leur conscience divine à la cime du mont le plus haut d'ici-bas. Ainsi elle

sera protégée des mauvais usages possibles, et nous pourrions dormir sans souci excessif.

Vieille-Mère se prit à rire : Oh Vieux-Père ! Oh naïf ! Je connais mes enfants, mon cœur sait tout déjà de leurs folies futures ! Ils grimperont un jour sur tous les monts du monde.

Avant qu'il soit midi dans la vie de la Terre, ils la découvriront, leur conscience divine ! Vieux-Père soupira, puis il grogna deux fois et répondit enfin : Femme, tu as raison. Il nous faut un abri moins venteux, moins visible. Je déposerai donc cet infini savoir au fond le plus profond du plus vaste océan, chez les poissons aveugles. Nos fils n'iront jamais dans ces trous sans soleil.

- Mon pauvre vieux mari répondit Vieille-Mère, quel candide tu es ! J'ai porté nos enfants, je connais leur grandeur. Un jour, ils bâtiront des vaisseaux prodigieux.

Il n'est pas une pierre au fond de l'océan qu'ils ne retourneront pour voir ce qu'elle cache. Ils la découvriront leur conscience divine ! Vieux-Père fit la moue, demeura silencieux quatre ou cinq millénaires, enfin grogna trois fois, l'œil soudain allumé.

- Au cœur le plus brûlant du désert le plus nu, dit-il, content de lui. Là ils ne viendront pas. Là leur divinité pourra vivre tranquille, intacte, inexplorée.

- As-tu donc réfléchi si longtemps pour cela ? répondit Vieille-Mère. Oh, fou attendrissant ! Connais-tu bien tes fils ? Un jour, dans le désert ils planteront des tours, des cités, des jardins, des télescopes bleus, des arrosoirs géants !

Ils domestiqueront le sable et le soleil. Un marmot trouvera un matin, sous son pied, leur conscience divine, et tu seras le seul à t'en éberluer !

Vieux-père se sentit soudain désemparé. Il resta rechigné quelques années-lumières, enfin leva le front, et que vit-il, à l'est, par la lucarne ouverte ? Le soleil qui sortait des brumes de la nuit. Un arbre s'ébroua dans le matin naissant, une feuille tomba dans le ruisseau fringant qui traversait le pré.

Vieux-Père rit enfin.

Il dit à Vieille-Mère : Regarde la lumière. Sait-elle qu'elle brille ? Regarde le ruisseau. Que sait-il de la soif ? Dans le souffle et le sang de tes fils, vieille femme, au tréfonds de leur être, au plus chaud de leur cœur je dissimulerai leur conscience divine. Et comme le soleil ignore son éclat, comme l'eau ne sait pas qu'elle donne vie au monde, nos fils ignoreront cette divinité lumineuse et féconde dont je les ai pétris.

Vieille-Mère un moment resta le regard vague, puis elle hocha la tête et répondit pincée : La cachette est subtile. J'avoue que pour le coup nos fils auront du mal à trouver son chemin. Et tandis que Vieux-Père allait à son jardin, elle cogna l'air du poing sur le pas de la porte et dit pour elle seule, avec une vaillance à nouveau jubilante : Oh, ils y arriveront. Je connais mes enfants, c'est moi qui les ai faits.

Il leur faudra du temps, mais confiance, confiance !

Le temps du sacrifice

Il était un berger familier du langage des bêtes. Il lui arrivait donc de bavarder avec son chien. Or, un jour de chaleur, l'homme et son compagnon assis devant leur porte virent venir par les buissons un de ces chiens errants qui disputent aux rats les os dans les ordures. Dès qu'il fut à portée de voix, ce vagabond tendit son long museau crasseux et d'un aboiement bref :

- Salut chien de berger, dit-il.

- Salut, répondit l'autre.

- Hé, n'as-tu pas envie de courir avec moi ?

- Un autre jour peut-être. Ce soir, je ne peux pas, répondit le chien du berger.

La maison de mon maître brûlera vers minuit. Il faut que je sois là.

Le berger pensa : "Il plaisante". Mais sait-on jamais ? Il déménagea son lit, sa cuisine, ses habits, ses menus trésors. Le ciel se couvrit, l'orage gronda, la foudre tomba, la maison brûla. L'homme balaya les cendres fumantes et se construisit une autre demeure, plus belle et plus vaste.

Passèrent cent jours. Or, un matin doux, le chien vagabond s'en revint roder le long de l'enclos où les bêtes dormaient encore. Il flaira le vent, puis appela :

- L'ami, es-tu là ? Viendras-tu ce soir courir avec moi ?

Le chien du berger sortit dans la cour où son maître nu s'aspergeait d'eau fraîche. Il lui répondit :

- Demain, si tu veux. Ce soir impossible. Vingt hyènes viendront, peu avant

minuit. Elles dévoreront nos bœufs dans l'enclos. Il faut que je reste auprès de mon maître.

Le berger pensa : "Misère de Dieu !" Tout au long du jour il mena ses bêtes dans les bergeries du chef du village. À la nuit tombée, vingt hyènes s'en vinrent dans l'enclos désert, se firent les crocs sur des branches mortes et s'en retournèrent, hurlant de dépit. Cent journées passèrent.

Un jour, vers midi, le chien errant revint, la langue à ras de terre. Il s'arrêta au bord de l'ombre où le berger somnolait près de son compagnon.

- Salut, chien de l'homme ! Je viens te chercher. J'ai appris un chant. Veux-tu l'écouter ?

- Non, lui répondit l'autre. Mon maître va mourir. Je ne peux le quitter. Le berger effaré, éperdu, se dressa, s'en vint joindre les mains devant sa bête amie.

- Mon beau chien, sauve-moi ! Dis-moi, que dois-je faire ?

- Rien, répondit le chien.

- Comment, rien ? rugit l'autre. Tu m'as sauvé deux fois. Tu ne peux maintenant me laisser sans secours !

- Homme, lui dit le chien, je t'ai donné deux fois l'occasion de payer un long séjour sur Terre. La première fois, tu as refusé d'offrir tes biens à la foudre.

La deuxième fois, tu n'as pas voulu que les hyènes dévorent tes bœufs. L'un ou l'autre de ces sacrifices t'aurait valu cent années de vie. Hélas, cette nuit, je te pleurerai. Peu avant minuit, le berger mourut. Son chien, près de lui, leva le museau vers la lune pleine.

- O Lune, dit-il, pourquoi les humains ne savent-ils pas baisser le front ? Pourquoi ne savent-ils pas que les malédictions de la cave, pour qui les accueille sans effroi sont toujours des bénédictions du grenier ? S'ils savaient, ils vivraient !

Et cela aussi passera

Le bien, le mal, tout passe..

Un musicien errant, un jour, allait sa route. C'était un homme simple. Sa vie ne l'était pas, mais il l'aimait quand même. Or, ce jour-là (c'était un matin gris d'automne), comme le clocher lointain émergeait de la brume, le chant qu'il fredonnait pour alléger ses pas s'étrangla soudain dans sa gorge. Là, dans le champ voisin, un pauvre homme courbé sous le joug et le fouet tirait une charrue que son maître menait. "Comment peut-on traiter les gens comme des bœufs ?" pensa le voyageur, pris de pitié rageuse. Il vint à l'attelage à travers le labour.

- Honte sur toi ! dit-il au tourmenteur d'esclave. Ce pauvre homme éreinté que tu forces à trimer n'ose pas te cracher la vérité en face. Je le ferai pour lui.

Ton cœur est une pierre et ta tête un désert ! Ne t'a-t-on pas appris que nous sommes tous frères ? Misérable exploiteur ! Voleur de dignité ! Bafoueur illégal d'humanité souffrante !

Il brandit le bâton.

- De quoi te mêles-tu ? lui dit le tourmenté. Le bien, le mal, tout passe.

Et cela aussi passera.

Tandis que son bourreau riait benoîtement en haussant les épaules, l'homme sans autre mot se remit au labour. Le brave musicien, pantois comme devant la lune en plein midi, pensa : "Un esclave avocat du méchant qui l'opprime ! Seigneur, où va le monde ?"

Il s'en alla, le pas tout à coup indécis.

Un proverbe prétend que l'on ne court jamais deux fois la même route. Un autre affirme le contraire : "Par où tu es parti, par là tu reviendras." C'est ce deuxième qui dit vrai. Le redresseur de torts, son violon à l'épaule, après trois ans d'errance un jour vint à passer au bord du même champ.

Il se souvint, fit halte, et ses yeux s'allumèrent. Au loin, dans le labour, allait une jument que gouvernait l'esclave enfin libre et joyeux. Son allure était franche, il était bien vêtu. Il faisait sa semaille à grands envols tranquilles. Le voyageur surpris s'en fut le saluer.

- Grâce au Ciel, lui dit-il vous avez survécu. Mieux : vous me semblez riche.

Et votre tortionnaire, a-t-il été puni comme il le méritait ?

- Le seigneur d'à côté l'a fait assassiner, répondit le bonhomme. Il avait, paraît-il, séduit sa jeune épouse. On m'a donné sa terre.

- Ami, j'en suis heureux. Vous avez eu raison d'avoir confiance en Dieu, lui dit le musicien en lui serrant les mains. Voilà votre avenir désormais assuré.

L'homme sourit, reprit dans le sillon sa marche.

- Pas plus qu'hier, dit-il. Le bien, le mal, tout passe. Et cela aussi passera.

La prière juste

Au temps où saint Nicolas courait le vaste monde, son chemin le conduisit un jour au bord d'un fleuve aux vagues éblouies par le soleil de midi. Là était un passeur qui sonnait de la trompe à la proue de sa barque. Tandis que Nicolas se hâtait vers le ponton de planches, il aperçut à l'écart de l'embarcadère un pauvre diable en guenilles agenouillé devant une hutte de branches. Le visage de cet homme et ses mains offertes à la brise émurent son cœur simple. Il le désigna aux gens qui l'entouraient, demanda si quelqu'un le connaissait. On lui répondit : "C'est un sage infini, ses prières font des miracles."

Nicolas avait soif d'apprendre, et d'aimer plus encore. Il s'approcha du bonhomme qui semblait converser aimablement avec la lumière du jour. Il perçut bientôt les paroles de sa prière. Il s'arrêta grandement étonné. "Hélas, se dit-il, ce misérable que l'on prend pour un saint n'est en vérité qu'un fou de plus sur cette terre !"

Il s'accroupit à son côté. L'autre ne parut même pas s'apercevoir de sa présence. Sans cesse il répétait, la figure contente comme s'il voyait Dieu devant lui dans l'air bleu :

- Seigneur, ne m'aide pas ! Ne m'aide pas, Seigneur !

- Que fais-tu donc, l'ami ? demanda Nicolas.

- Je prie Dieu, lui répondit l'autre dans un grand sourire édenté.

- Pauvre homme, murmura Nicolas, ce n'est pas ainsi que l'on prie.

"Seigneur, assiste-moi, donne-moi aujourd'hui le pain qu'il faut pour vivre", voilà les termes justes."

L'homme le regarda surpris, reconnaissant.

"Je sais si peu, ami ! Oh, merci de m'instruire. "Seigneur, assiste-moi", c'est là ce qu'il faut dire ? Sois béni, je ne l'oublierai pas."

Ils s'embrassèrent, contents l'un de l'autre, puis Nicolas courut à la barque où le passeur déjà levait la passerelle.

Vers le milieu du fleuve, le voyageur se retourna pour un dernier regard à son frère d'un instant. Il le vit qui gesticulait sur la berge et criait des paroles trop lointaines pour qu'il pût les comprendre. Il fit un geste d'impuissance, et aussitôt resta bouche bée. Il se frotta les yeux, les rouvrit. L'homme en guenilles s'avancait sur l'eau claire, trottant comme sur un chemin terrestre. Son pied effleurait à peine la crête des vagues. Il eut tôt fait de rattraper le bateau.

"Hé, l'ami, cria-t-il, comment m'as-tu dit qu'il fallait prier Notre Père ? Je ne m'en souviens plus, pauvre sot que je suis !"

"Mon Dieu, pensa Nicolas, tremblant comme la voile au vent, un homme capable de cheminer ainsi sur l'eau sans se mouiller un poil est assurément plus proche de Toi que je ne le serai jamais." Il répondit :

"Ne change rien, mon frère ! "Seigneur, ne m'aide pas", c'est la prière juste !

La paix sur toi !"

L'autre lui fit un signe d'amitié, s'assit parmi les brins de soleil qui illuminaient le fleuve et s'en revint ramant de ses deux mains ouvertes vers la rive tranquille en chantant sa prière au ciel, à pleine voix.

Les savants et le lion

Un jour d'entre les jours, deux savants se promenaient dans le désert.

Nasruddin le Simple les accompagnait. Il avait reçu d'eux un sou pour éventer leur visage tandis qu'ils cheminaient. Ces deux conséquents érudits, traînant la babouche sous leur bedaine et devisant gravement, faisaient assaut de tant de science que Nasruddin, ébahi, en oubliait d'agiter sa branche de palmier devant leur face. Il n'éventa bientôt plus que sa propre figure quand il entendit le premier de ces sages révéler à son acolyte :

"Ami très vénéré, donnez-moi n'importe quel relief de carcasse animale et je me fais fort de reconstituer sur-le-champ autour de ces débris la chair disparue de la bête, ses molécules, ses atomes, son sang, ses organes, sa peau, bref, son corps tout entier. N'est-ce point là de l'admirable biologie ?"

"Bagatelle, très estimé compagnon, répondit l'autre. Balbutiement de novice !

Je suis, moi, capable - tenez-vous bien - d'insuffler la vie dans le corps de votre bestiole, de faire qu'elle se dresse sur ses pattes et respire à nouveau l'air de la Création ! Hé, ne sommes-nous point là à la hauteur de Dieu ?"

Devisant ainsi dans l'humble simplicité des sages, ils rencontrèrent au bord du sentier le crâne d'un lion.

Les deux savants l'examinèrent avec une gourmandise d'experts, puis se défièrent de prouver l'étendue de leur science. Le premier marmonna quelques formules considérablement intelligentes et

versa trois gouttes de potion sur le crâne du fauve où l'on vit aussitôt repousser son museau, ses babines, sa langue, sa royale crinière, son pelage luisant et ses pattes griffues. Alors Nasruddin le Simple, éventant la face, les épaules, les pieds du deuxième savant risqua sa misérable voix : "Je ne doute pas de votre génie, ô sage illustrissime, dit-il. Vous êtes assurément capable de rendre la vie à cette bête que vient de fabriquer votre collègue. Cependant, j'ose espérer que vous préférerez goûter à ces quelques oranges que j'ai apportées pour vous."

Il sortit de son sac, fébrilement, ses fruits. "Vous tremblez, c'est trivial, répondit le savant en riant doucement. Sachez, mon ridicule ami, que l'homme de science ne saurait prendre en compte les effrois des timorés et les jérémiades des obscurantistes. Il peut rendre force et souffle à la bête, il le fait. L'avenir est à ceux qui osent !"

Il retroussa sa manche et, le geste assuré, il versa une goutte de son médicament sur le front du lion. La bête se frotta une oreille contre les cailloux. Une deuxième goutte mouilla le coin d'un œil, qui s'ouvrit aussitôt. Nasruddin laissa là son sac et s'en fut chercher refuge sur la plus haute branche d'un arbre mort. Il vit de son perchoir une troisième goutte s'écraser sur le museau du lion endormi. L'animal se dressa, salua le soleil d'un rugissement fier. "Dieu ! dit l'homme de science, bras ouverts à l'extase, ne suis-je pas très grand ?"

Dieu ne répondit pas, mais le lion le fit (les lions, c'est connu, parlent à coups de crocs). Il lança une patte et l'autre, ouvrit sa gueule énorme, dévora les savants, et se sentant soudain une envie de tendresse s'en fut la truffe au vent chercher une lionne parmi les dunes du désert.

Le secret

Où se tenait Mahmoud était Ayaz. Où souffrait Ayaz souffrait Mahmoud.

Il n'était pas au monde d'amis plus proches. Pourtant Mahmoud était roi, et Ayaz son esclave.

Ayaz était arrivé en guenilles de vagabond dans la ville où régnait le conquérant superbe et redouté. Il avait longtemps cheminé, sans cesse assoiffé par la poussière des déserts et, plus encore, par l'incroyable désir d'atteindre un jour la lumière qu'il sentait brûler dans le fond secret de son âme. Mahmoud l'avait rencontré sur les marches de son palais et l'avait pris à son service, séduit par son visage et son regard de diamant noir. Il avait goûté ses paroles simples et jamais basses. Il avait fait de lui son conseiller. Il en fit un jour son frère de cœur.

Alors ses courtisans s'émurent. Que cet esclave leur soit préféré les scandalisa si rudement qu'ils complotèrent sa perte. Le vizir attacha quelques espions à sa surveillance. Un soir lui fut rapportée une bizarrerie dans le comportement de cet homme qu'il détestait. Il s'en fut aussitôt dans la salle où déjeunait Mahmoud. "Majesté, lui dit-il, tu n'ignores pas que pour ta précieuse sécurité je fais surveiller tous les mortels, humbles et fortunés, à qui tu accordes le privilège de ta présence. Or il me parvient à l'instant d'inquiétantes informations sur Ayaz, ton esclave. Chaque soir il s'enferme seul dans une chambre basse, au fond d'un couloir obscur. Quand il sort, il prend soin de verrouiller la porte. À mon avis il cache là quelque secret inviolable. Je n'ose penser, quoique ce soit possible, qu'il y rencontre de ces disgraciés qui n'ont désir que de te nuire.

- Ayaz est mon ami, lui répondit Mahmoud. Tes soupçons sont absurdes. Ils ne salissent que toi. Va-t'en."

Le vizir se retira satisfait. Quoi qu'en dise le roi, son âme était troublée.

Mahmoud, demeuré seul, fit appeler Ayaz.

"Mon frère, lui dit-il, ne me caches-tu rien ?

- Rien, seigneur, répondit Ayaz.

- Et si je te demandais ce que tu fais, dans la chambre où tu vas tous les soirs, me le dirais-tu ?

Ayaz murmura : "Non, seigneur." Le cœur de Mahmoud s'obscurcit.

Le soir venu, quand Ayaz sortit de sa chambre secrète, il se trouva, dans le couloir obscur, devant Mahmoud et sa suite.

"Ouvre cette porte", lui dit le conquérant. L'esclave, remuant la tête, refusa d'obéir. Mahmoud gronda : "Si tu ne me laisses pas entrer dans cette chambre, la confiance que j'ai en toi sera morte. Veux-tu cela ?"

Ayaz baissa le front. La clé qu'il tenait glissa de sa main et tomba sur le dallage. Le vizir la ramassa, ouvrit la porte. Mahmoud s'avança dans la pièce obscure.

Elle était vide. Au mur pendaient un manteau rapiécé, un bâton et un bol de mendiant. Comme le roi restait muet devant ces guenilles, Ayaz lui dit : "Je viens tous les jours dans cette chambre pour ne pas oublier qui je suis : un errant dans ce monde. Seigneur, tu me combles de faveurs, mais sache que mes seuls biens véritables sont ce manteau troué, ce bâton et ce bol de mendiant. Tu n'as pas le droit d'être ici. Ici commence le royaume des pèlerins perpétuels. Mon royaume. Ne pouvais-tu le

respecter ?”

Devant l'esclave, le conquérant s'inclina et baisa le pan de son manteau.

Le conte des empreintes

Depuis presque cent ans, le vieil homme marchait. Il avait traversé l'enfance, la jeunesse, mille joies et douleurs, mille espoirs et fatigues. Des femmes, des enfants, des pays, des soleils peuplaient encore sa mémoire. Il les avait aimés. Ils étaient maintenant derrière lui, lointains, presque effacés.

Aucun ne l'avait suivi jusqu'à ce bout de monde où il était parvenu.

Il était seul désormais face au vaste océan.

Au bord des vagues il fit halte et se retourna. Sur le sable qui se perdait dans les brumes infinies, il vit alors l'empreinte de ses pas. Chacun était un jour de sa longue existence. Il les reconnut tous, les trébuchements, les passes difficiles, les détours et les marches heureuses, les pas pesants des jours où l'accablaient des peines. Il les compta. Pas un ne manquait. Il se souvint, sourit au chemin de sa vie.

Comme il se détournait pour entrer dans l'eau sombre qui mouillait ses sandales, il hésita soudain. Il lui avait semblé voir à côté de ses pas quelque chose d'étrange. À nouveau, il regarda. En vérité, il n'avait pas cheminé seul.

D'autres traces, tout au long de sa route, allaient auprès des siennes. Il s'étonna. Il n'avait aucun souvenir d'une présence aussi proche et fidèle. Il se demanda qui l'avait accompagné.

Une voix familière et pourtant sans visage lui répondit : "C'est moi".

Il reconnut son propre ancêtre, le premier père de la longue lignée d'hommes qui lui avaient donné la vie, celui que l'on appelait Dieu. Il se souvint qu'à l'instant de sa naissance ce Père de tous les pères lui avait promis de ne jamais l'abandonner. Il sentit dans son cœur monter une allégresse ancienne et pourtant neuve. Il n'en avait jamais éprouvé de semblable depuis l'enfance.

Il regarda encore. Alors, de loin en loin, il vit le long ruban d'empreintes parallèles plus étroit, plus ténu. Certains jours de sa vie, la trace était unique. Il se souvint de ces jours. Comment les aurait-il oubliés ? C'étaient les plus terribles, les plus désespérés. Au souvenir de ces heures misérables entre toutes où il avait pensé qu'il n'y avait de pitié ni au ciel ni sur terre, il se sentit soudain amer, mélancolique.

"Vois ces jours de malheur, dit-il j'ai marché seul. Où étais-tu, Seigneur quand je pleurais sur ton absence ?"

"Mon fils, mon bien-aimé, lui répondit la voix, ces traces solitaires sont celles de mes pas. Ces jours où tu croyais cheminer en aveugle, abandonné de tous, j'étais là, sur ta route. Ces jours où tu pleurais sur mon absence, je te portais."

La mère, le fils

Est-il plus grand malheur au monde que de perdre son enfant ? Cette mère-là vit son garçon mourir. Il avait cinq ans. Sa douleur fut telle, sa révolte aussi, et le hurlement qu'elle lança au ciel fut si terriblement puissant que Dieu descendit devant elle.

Elle le supplia de lui rendre son fils. Assurément, il y avait eu erreur. Cet enfant avait tout à vivre. Pourquoi lui plutôt qu'elle, ou quelqu'autre de ses parents ?

Son Créateur lui répondit ceci :

- Femme, j'ai entendu ta plainte. Tu reverras ton fils vivant pourvu que tu mendies un bol de riz pour moi, et qu'il te soit offert par quelqu'un, homme ou femme, qui n'ait jamais pleuré aucun mort sous son toit.

La mère s'en fut donc de maison en maison, de village en village. On lui offrit du riz autant qu'elle en voulait, mais elle eut beau marcher, elle ne put trouver demeure que le deuil n'eût jamais frappé. Point de palais ni de cabane, d'auberge ou de grotte d'ermite qui n'ait un jour abrité un défunt. Elle s'en revint bredouille devant Dieu.

- Je sais bien, Seigneur, lui dit-elle, à chaque naissance, une mort. C'est ta loi, et nul n'y peut rien. Mais sais-tu ce qu'est une mère ? Sais-tu ce qu'elle souffre de voir son enfant mourir sur son sein ? Tu es cruel autant qu'injuste. Mon fils n'a pas assez vécu. Mort à cinq ans ! Je dois lui manquer. Il avait tant besoin de moi !

- Nous allons donc lui demander s'il désire te revenir, répondit le maître des vies. Femme, j'en fais serment. Si c'est sa volonté, il te sera rendu.

Dieu tendit devant lui les bras et le mort apparut couché au creux des maisons.

Il avait l'air de sommeiller.

- Enfant, ta mère te demande.

Et l'enfant répondit :

- De qui me parle-t-on ? J'ai vécu tant de vies ! Je fus le fils d'une louve et d'une ânesse grise, fils d'une reine aussi, d'une jeune putain, d'une mendiante folle, de mille paysannes et de tant d'autres encore. Dis, quelle mère veut que je revienne à elle ? Et pourquoi, Seigneur, le ferais-je ? Réponds-lui que ma route est longue, et que je ne peux m'attarder.

La mère s'en revint chez elle, Dieu à ses hauteurs bleues, l'enfant à son chemin.

L'arbre

Dans un pays aride s'élevait autrefois un arbre prodigieux.

Sur la plaine, on ne voyait que lui, largement déployé entre les blés et le ciel. Personne ne savait son âge.

Des femmes stériles venaient parfois le supplier de les rendre fécondes, les hommes en secret cherchaient auprès de lui des réponses à des questions inexprimables, mais personne jamais ne goûtait à ses fruits.

Ils étaient pourtant magnifiques, si luisants et dorés le long de ses deux branches maîtresses qu'ils attiraient les mains et les bouches des enfants ignorants.

Eux seuls osaient les désirer. On leur apprenait alors l'étrange et vieille vérité.

La moitié de ses fruits était empoisonné. Or tous, bons ou mauvais, étaient d'aspect semblable.

Des deux branches ouvertes en haut du tronc énorme, l'une portait la mort, l'autre portait la vie, mais on ne savait laquelle nourrissait et laquelle tuait. Et donc on regardait, mais on ne touchait pas.

Vint un été trop chaud, puis un automne sec, puis un hiver glacial. La famine envahit le pays. Seul sur la plaine, l'arbre demeura immuable. Aucun de ses fruits n'avait péri.

Les gens, voyant ce vieux père miraculeusement rescapé des bourrasques, s'approchèrent de lui, indécis et craintifs. Ils se dirent qu'il leur fallait choisir entre le risque de tomber foudroyés, s'ils goûtaient aux merveilles dorées qui luisaient parmi les feuilles, et la certitude de mourir de faim, s'ils n'y goûtaient pas.

Comme ils se laissaient aller en discussions confuses, un homme dont le fils ne vivait plus qu'à peine osa soudain s'avancer. Sous la branche de droite il cueillit un fruit, le croqua et resta debout, le souffle bienheureux. Alors tous à sa suite se bousculèrent et se gorgèrent des fruits sains de la branche de droite qui repoussèrent aussitôt, à peine cueillis, parmi les légumes bruissantes.

Les hommes s'en réjouirent infiniment. Huit jours durant ils festoyèrent, riant de leurs effrois passés.

Ils savaient désormais où étaient les rejetons malfaisants de cet arbre : sur la branche de gauche.

Leur vint une rancune haineuse. À cause de la peur qu'ils avaient eu d'elle, ils avaient failli mourir de faim. Ils la jugèrent bientôt aussi inutile que dangereuse. Un enfant étourdi pouvait un jour se prendre à ses fruits mortels que rien ne distinguait des bons. Ils décidèrent donc de la couper au ras du tronc, ce qu'ils firent avec une joie vengeresse.

Le lendemain tous les bons fruits de la branche de droite étaient tombés et pourrissaient dans la poussière. L'arbre amputé de sa moitié mauvaise n'offrait plus au grand soleil qu'un feuillage racorni. Son écorce avait noirci.

Les oiseaux l'avaient fui. Il était mort.

L'empreinte

Les contes ne parlent pas du monde de l'enfance, mais de l'enfance du monde. En eux sont l'innocence, la vigueur, le tutoiement de Dieu et l'absence de doute des premiers printemps de la vie. Ainsi celui-ci, beau comme un regard d'enfant.

Il répond à une question menue, joyeuse, apparemment futile : savez-vous pourquoi sur nos visages est un sillon creusé entre le bas du nez et le milieu des lèvres ? Écoutez-donc.

Garçon, dit l'histoire, sache que dans la demeure céleste où tu vivais avant de naître tout n'était que silence et savoir. Il fallut un jour la quitter.

À l'heure juste, ton Père d'en-haut t'a dit :

- Va.

Il a ouvert la porte. Tu as découvert devant toi des chemins innombrables, des monts, des plaines, des villes, des forêts. Tu t'es effrayé. Tu as gémi :

"Dans ce chaos furieux, comment vais-je survivre ?

- Tu dois aller, a répondu ton père. Quelque chose te manque ici, qui est en bas."
 Il t'a serré sur sa poitrine. Tu as senti battre son cœur. Tu as pensé qu'il ne pouvait te chasser de sa bienheureuse maison. Tu lui as dit :
 "Tout est ici lumière et connaissance. Que me manque-t-il donc ?"
 Ton père a murmuré :
 "La nuit, l'incertitude."
 Tu ne connaissais pas le sens de ces mots. Tu as crié, tremblant :
 "Qu'y a-t-il donc de si précieux dans le doute, dans les ténèbres ?"
 - La foi que rien ne prouve, a répondu ton père, le désir pur, la confiance ignorante.
 Pour l'atteindre, mon fils, il te faut oublier nos savoirs infinis.
 "Il a souri. Il a murmuré :
 "Chut !"
 Il a posé l'index au travers de ta bouche afin que désormais tu ne puisses plus dire ce que de toujours tu savais. Il t'a poussé dehors. Tu es venu au monde. Enfant, regarde-toi. Entre le bas du nez et le milieu des lèvres est un sillon creusé. C'est là l'empreinte de son doigt.

Le maître du jardin

Il était un roi d'Arménie. Dans son royal jardin poussait un rosier maigre et pourtant précieux entre tous. Le nom de ce rosier était Anahakan. Jamais, de mémoire de roi, il n'avait pu fleurir. Mais s'il était choyé plus qu'une femme aimée, c'était qu'on espérait une rose de lui, l'Unique dont parlait les grimoires ancestraux. Il était dit ceci : « Sur le rosier Anahakan viendra un jour la rose pure qui donnera au maître du jardin l'éternelle jeunesse ».

Tous les matins le roi accourait près de lui. Il chaussait ses lorgnons, cherchait parmi ses feuilles un espoir de bourgeon, n'en trouvait pas le moindre, se redressait enfin et, la mine terrible, prenait au col son jardinier. Il le menaçait de prison si le printemps venait sans rose. C'est ainsi qu'une fois par an, aux premiers jours du mois de mai, ce roi changeait de jardinier.

Douze printemps passèrent, et douze experts en rosiers rares. Le treizième était un jeune homme. Il s'appelait Samvel. Il dit au roi : « Seigneur, je veux tenter ma chance ». Le roi lui répondit : « Ceux qui t'ont précédé étaient de nobles maîtres. Ils ont tous échoué. Et toi, blanc-bec, tu oses ! - J'ose », lui dit Samvel. Et on lui ouvrit donc la porte du jardin. Il s'en fut au rosier. Un long moment il lui parla, puis il bêcha la terre autour de son pied maigre, l'arrosa, demeura près de lui nuit et jour, à le garder du vent, à caresser ses feuilles. Aux premières gelées, il l'habilla de paille. Sous la neige, il resta comme au chevet d'un fils, à chanter des berceuses. Le printemps vint. Samvel ne quitta plus l'ombre de son rosier, guettant ses moindres pousses, et respirant pour lui. Dans le jardin des fleurs partout s'épanouirent, mais il ne les vit pas. Il ne regardait que la branche sans rose. A la première aube de mai : « Rosier, dit-il où as-tu mal ? » A peine avait-il dit ces mots qu'il vit sortir de ses racines un ver noir, long, terreux. Il voulu le saisir. Un oiseau lui vint sur la main, déroba sa capture, et le ver au bec s'envola. Comme il s'éloignait dans l'air bleu, un bourgeon vint sur le rosier. Samvel se pencha, l'effleura. Lentement la rose s'ouvrit au premier soleil du matin. Il courut au palais en criant la nouvelle. Le roi était au lit. « Seigneur, lui dit Samvel, la rose s'est ouverte. Vous voilà immortel, O maître du jardin ! » Le roi bondit hors de ses draps. En chemise, pieds nus, bras au ciel, il sortit. « Que l'on poste, dit-il, mille soldats armés autour de ce rosier ! Je ne veux voir personne à dix lieues à la ronde ! Samvel, jusqu'à ta mort tu veilleras sur lui. - Seigneur je veillerai. » Le roi dans son palais régna dix ans encore, puis un soir il quitta ce monde en murmurant ces pauvres mots : « Le maître du jardin meurt comme tout le monde. Tout n'était que mensonge - Non, dit le jardinier à genoux près de lui. Le maître du jardin, ce ne fut jamais vous. La jeunesse éternelle est à celui qui veille, et j'ai veillé, Seigneur, et je veille toujours, de l'aube au crépuscule, du crépuscule au jour. » Il lui ferma les yeux, baisa son front pâli, sorti sous les étoiles. Il salua chacune. Il dit : « Bonsoir, bonsoir, bonsoir. » Samvel avait le temps désormais. Tout le temps.

La partie d'échecs

Un guerrier fatigué d'errer s'en fut un jour rendre visite, au fond d'une forêt bruisante d'oiseaux, à un ermite réputé pour sa sagesse imperturbable. Dans la hutte où il fut reçu il conta ses aventures au saint homme et lui confia qu'il était fatigué des méchancetés terrestres.

- Je ne veux plus que vous pour maître, lui dit-il. Enseignez-moi ce savoir qui rend belle la vie. L'ermite lui apprit l'art de méditer, de maîtriser son souffle et de conduire ses pensées.

Une année passa. Celui qui avait décidé d'atteindre la sagesse s'engagea sur le chemin tracé mais

se perdit dans les labyrinthes de son âme. Il se plaignit auprès du saint homme.

- Malgré mes efforts, lui dit-il, je n'ai fait aucun progrès. Je suis toujours aussi avide, toujours aussi incapable d'amour. Comment pourrais-je aimer les autres ? Je ne m'aime pas moi-même ! L'ermite, patiemment, lui donna de nouvelles leçons. Une année encore passa. Le guerrier demeura dans son malheur confus. A l'aube de la troisième année, un jour de printemps parfumé : - Je crains fort, dit-il au saint homme, que vous ne soyez qu'un imposteur. L'autre ne s'offusqua pas, au contraire, il parut s'amuser beaucoup. Il s'en fut prendre, dans un coin de sa hutte, un jeu d'échecs.

- Jouons ensemble une partie, dit-il, mais qu'elle soit définitive et sans pitié.

Celui qui la perdra devra mourir. Son vainqueur lui tranchera la tête. Es-tu d'accord pour cet enjeu ? Le disciple regarda son maître, vit luire dans ses yeux un éclat de défi.

- D'accord, dit-il.

Ils posèrent l'échiquier à l'ombre d'un grand arbre, s'assirent face à face et la partie commença. Le guerrier se trouva bientôt en mauvaise posture. Après six coups joués, son roi se trouva dangereusement découvert. Il prit peur, et donc joua de plus en plus mal. Après douze coups il était au bord de la débâcle. Il regarda son adversaire. Il le vit impassible. Assurément, cet homme n'hésiterait pas à le tuer s'il perdait. Il se dit alors qu'il était temps de réfléchir sans faute. Il se souvint que d'ordinaire il était de bonne force aux échecs, et lui vint l'évidence que seul le spectre de la mort l'empêchait de donner toute sa mesure. « Je dois d'abord me débarrasser de mon épouvante si je veux avoir une chance de

survivre », se dit-il. Il s'efforça de respirer comme il avait appris. Puis il pensa :

« Quoi qu'il arrive, il me faut pleinement jouer. Voilà l'important ». Il s'absorba dans la contemplation de l'échiquier. Il vit comment sauver son roi. Il reprit espoir. Après dix-huit coups, sa situation était assez rétablie pour qu'il envisage avec confiance une longue bataille d'usure. Après vingt-quatre coups il découvrit une faille dans le jeu de son adversaire. Il poussa un rugissement de triomphe.

- Tu as perdu, dit-il.

Il tendit la main pour engouffrer sa reine dans la brèche ouverte, mais la laissa suspendue au-dessus du jeu. Il regarda l'ermite. Il le vit aussi impassible qu'à l'instant de sa victoire proche. Il se dit : « Pourquoi tuerais-je ce brave homme ? En vérité je suis sûr qu'il aurait pu facilement gagner la partie quand la peur me tenaillait. Il ne l'a pas fait. Quelle sorte de fauve serais-je si j'abattais mon sabre sur son cou ? » Son exaltation aussitôt le quitta. Il grogna, baissa la tête et poussa un pion inutile. Alors l'ermite renversa l'échiquier dans l'herbe.

- Il faut vaincre d'abord la peur. Ensuite peut venir l'amour dit-il. As-tu compris ? Son disciple, enfin délivré, éclata de rire.

Cinquante écus de sagesse

Cette histoire fut au répertoire de quelques maîtres soufis. Les rabbins conteurs la connaissent aussi. J'en ai trouvé une version simplement populaire. Elle nous vient de Serbie. Si le cœur vous en dit, mangez-la sans vergogne.

Il était une fois un village où les gens se disputaient sans cesse. L'un disait-il bonjour, l'autre lui répondait que le jour n'était pas aussi bon qu'il le prétendait, un troisième estimait qu'il pleuvrait avant le soir tombé, un quatrième braillait que ces supputations météorologiques lui cassaient les oreilles. Bref, ces gens n'étaient d'accord sur rien, sauf sur le fait d'être tous en désaccord.

Or un soir, comme passait un ange sous l'orme de la place, un vieux dit calmement : « Nous manquons de sagesse ». Chacun convint que la raison n'habitait pas chez le voisin d'en face. Pour la première fois on se prit à réfléchir. Le vieux profita de cette marée basse pour avancer une idée qui le tarabustait depuis que sa moitié lui avait cassé le nez d'un coup de poêle à frire. « Mes amis, dit-il, je connais bien Venise, c'est une ville sainte. La sagesse y pousse aussi dru que le chiendent chez nous. Allons en acheter. Nous la cultiverons, et nous vivrons en paix. » Les hommes convinrent qu'en effet quelques graines d'esprit ne seraient pas de trop dans le jardin public. Ils décidèrent donc, puisque dans cette ville on trouvait à profusion de cette denrée rare, d'y faire leur marché. Trois d'entre eux furent désignés. On leur donna cinquante écus, un sac à provisions, une barque, et dès l'aube du lendemain, ils hissèrent la voile. A peine débarqués à Venise, ils coururent après les gens. « Hé, monsieur, hé, madame, auriez-vous de la sagesse à vendre ? » On les crut fous, on haussa les épaules.

Tout le jour ils coururent les places et les ruelles. Au soir, comme ils interrogeaient une servante sourde dans un recoin de taverne, un malandrin vint s'asseoir à leur table. « De la sagesse ? dit-il. J'en vends. Il m'en reste un coffret. Je peux vous le céder pour cinquante écus d'or. C'est donné. » Les autres lui tendirent leur bourse. L'escroc s'en fut dans l'arrière-cuisine, attrapa une souris, la fourra dans une boîte, revint et dit aux trois compères : « Ne soulevez pas ce couvercle avant d'être

chez vous. La sagesse est dedans. Son parfum est fragile, craignez qu'il ne s'évente. Bon retour, heureux hommes ! » Les trois godelureaux s'en furent satisfaits, chacun voulant porter leur trésor sous le bras.

Le lendemain, ils reprirent la mer. Or comme ils naviguaient : « Puisque cette sagesse doit être partagée, dit l'un, j'ai envie d'en flairer l'odeur, en guise de hors d'oeuvre ». « Bonne idée. Moi aussi », répondit le deuxième. Le troisième ouvrit donc la boîte. La souris aussitôt bondit dehors et bientôt disparut dans le fond du navire. Les hommes lui coururent après. Ce fut en vain. Ils débarquèrent au village penauds comme des pénitents. Ils avouèrent tout. « La sagesse ? On aurait dit un rat. Elle nous a échappé. Elle s'est cachée quelque part dans la cale. »

On gronda autour d'eux. On leva des bâtons. Alors le vieux ouvrit les bras et dit :

« La sagesse, messieurs, est là dans ce bateau. C'est le point essentiel. Tirons-le donc au sec.

Qu'on monte la garde autour de lui afin qu'elle n'en sorte pas, et nous irons tous les dimanches dans ce temple nouveau nous imprégner de son parfum. Ainsi nous deviendrons des gens estimés de Dieu. » Ils firent ainsi.

Et de ce jour, chacun redoutant l'oeil pointu du voisin, ils prétendirent tous avoir le nez sensible et ne parlèrent plus, sereins comme des papes, que de beautés profondes.

L'enfer, le paradis

Un jour, un fameux samouraï nommé Kasaï, fatigué de risquer partout sa haute et puissante carcasse, se prit à écouter son âme. Et son âme lui dit : « Par pitié, trouve-moi ». Kasaï s'étonna fort : « T'ai-je donc égarée ? Puisque tu sais parler, mon âme, dis encore. Où es-tu ? Réponds-moi et j'irai te chercher - Je suis où est l'enfer. Je suis peut-être aussi où est le paradis. » L'âme lui dit ces mots, puis demeura muette.

Alors Kasaï décrocha son épée et s'en alla sur les routes à la recherche de ces lieux où était son âme. Or, comme il cheminait, il parvint à la ville d'Ise, où était un marché. Un moment il erra parmi les charretées de fruits et de légumes, puis acheta pour quelques sous un bol de riz bouilli et s'assit contre un arbre pour déjeuner tranquille. Il vit alors passer un homme sur son âne, et soudain reconnut son visage. Il l'avait rencontré un jour, dans la montagne d'Ise où il s'était égaré à pourchasser des brigands. Cet homme était ermite. Il avait hébergé le samouraï perdu puis il l'avait remis sur la route de la ville. Il y avait de cela quinze ans, peut-être vingt. Il n'avait pas changé d'un cheveu, d'une ride. Il s'appelait Hakuin. Il paraissait heureux. Kasaï laissa sa pitance et de loin le suivit jusqu'à sa maison basse au bord de la forêt qui grimpait vers le brumes. Il demeura longtemps à l'abri du sous-bois, sans oser s'approcher de la porte. Au crépuscule enfin il s'en vint sur le seuil, appela : « Maître Hakuin ! »

Il attendit un peu, puis l'ermite apparut, une lampe à la main.

« Que me veux-tu mon fils ?

- Me reconnaissez-vous ? dit Kasaï

- Entre », répondit le vieil homme.

Après qu'ils eurent bu ensemble un bol de thé :

« Maître Hakuin, dit le samouraï, je cherche le chemin du paradis, je cherche aussi celui de l'enfer, car mon âme m'a dit qu'elle était en ces lieux. Aidez-moi, je ne sais que marcher sans boussole, au hasard. »

L'ermite resta silencieux à contempler son visiteur. Puis sa figure se fit soudain si sarcastique et méprisante que Kasaï se dressa, le coeur bouleversé et les tempes battantes.

« Qui es-tu donc pour me prier ainsi ? grinça méchamment maître Hakuin. Un soudard, un brutal, un rustre. Certes, je te connais. Tu pues autant qu'un fauve. Quinze années sont passées depuis ce jour où par indulgence coupable je t'ai accueilli sous mon toit, mais je n'ai oublié ni ta mauvaise odeur ni ton regard stupide. Comment l'aurais-je pu ? Tu es ce qui se fait de plus sot en ce monde. Toi, suivre le chemin du Ciel et de l'Enfer ? Plutôt mener un chien à la porte de Dieu ! »

Kasaï pâlit. Son oeil se fit terrible et sa bouche trembla. Jamais aucun vivant n'avait osé l'insulter de la sorte. La fureur tout à coup déborda de son corps. Il empoigna son sabre, à deux poings le leva. Comme il allait l'abattre :

« Ici s'ouvre le chemin de l'enfer », dit maître Hakuin.

Il souriait, paisible, à nouveau tendre et simple. Le samouraï laissa tomber ses bras puis lui sourit aussi, l'air tout illuminé. Enfin il s'inclina devant le vieil ermite. Alors il entendit au-dessus de sa tête :

« Ici, mon fils, s'ouvre le chemin du paradis. »

C'est ainsi que commença le long voyage de Kasaï à la rencontre de son âme.

L'errant

« **S**avez-vous pourquoi Dieu semble nous fuir sans cesse ? Pour nous aspirer toujours plus profond à l'intérieur de Lui ». Comme un ami proche me disait cela, au détour d'une conversation estivale m'est revenu ce conte.

Il était un pèlerin sur sa route. La nuit venait à sa rencontre. Depuis quel matin cheminait-il ? Il allait seul, il avait faim autant de repos que de pain. Le crépuscule, au loin, pesait sur un grand arbre. Il pensa : « J'irai jusqu'à lui, je dormirai dans son feuillage à l'abri des chiens et des loups ». Quand il y fut, plus loin encore il vit une vaste maison. La fumée de sa cheminée se mêlait aux nuages pâles. Il dit à ses bottes : « Marchez ». Elles allèrent jusqu'au portail, franchirent le seuil de la cour. Un homme étrillait son cheval. L'errant s'approcha de lui, le chapeau sur la poitrine.

- Logeriez-vous un pèlerin fatigué par la longue route ?

L'autre lui répondit, sans cesser de lisser le poil de sa monture :

- Je ne suis pas le père ici. Il faut demander à mon père.

Il désigna la porte basse. Elle était entrouverte, on devinait dedans des lueurs de vie simple. L'errant entra dans la cuisine aux dalles rouges, ombreuse et tiède.

Un vieillard était attablé. Il trempait son pain dans sa soupe.

- Logeriez-vous un pèlerin fatigué par la longue route ?

L'homme essuya barbe et moustache, et levant le front répondit :

- Je ne suis pas le père ici, il faut demander à mon père.

Il revint à son bol fumant. L'errant tourna à droite, à gauche. Il ne vit ni père, ni fils. Il regarda derrière lui. Sur un tabouret près du feu se tenait un aeuil pensif.

- Ancêtre, dites, par pitié, logeriez-vous un pèlerin fatigué par la longue route ?

Le vieux tendit sa canne aux poutres du plafond.

- Je ne suis pas le père ici.

Son souffle se perdit dans la rumeur des flammes. L'errant posa son sac et grimpa l'escalier. A l'étage était une chambre. Au mur il vit un manteau noir, deux sabots, un bâton noueux, sur le plancher un lit carré, sur l'oreiller un être pâle, chevelu un saule blanc, fripé comme Mathusalem. Il s'agenouilla, approcha sa bouche.

- Patriarche des patriarches, logeriez-vous un pèlerin fatigué par la longue route ?

Et des lèvres entrebâillées sortirent, à peine perceptibles, ces mots qu'il redoutait d'entendre :

- Il faut demander à mon père.

Un doigt de bois mort sur le drap désigna une porte close. L'errant s'en fut l'ouvrir, ne vit rien devant lui qu'un chemin qui fuyait dans la nuit sans étoiles.

- Vous qui vous tenez là, dit-il, droit sur le seuil.

Il n'eut pas à parler plus loin. Des ténèbres vint un murmure. Ce n'était qu'un froissement d'ailes, ou peut-être le bruit du vent :

- Je ne suis pas le père ici. Il faut demander à mon père...